



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
2011

Rabelais et la question du sens, études réunies et publiées par Jean Céard et Marie-Luce Demonet, avec la collaboration de Stéphan Geonget

Alice Vintenon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/12480>
ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Référence électronique

Alice Vintenon, « *Rabelais et la question du sens, études réunies et publiées par Jean Céard et Marie-Luce Demonet, avec la collaboration de Stéphan Geonget* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2011, mis en ligne le 20 février 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/12480>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Rabelais et la question du sens, études réunies et publiées par Jean Céard et Marie-Luce Demonet, avec la collaboration de Stéphan Geonget

Alice Vintenon

RÉFÉRENCE

Rabelais et la question du sens, études réunies et publiées par Jean Céard et Marie-Luce Demonet, avec la collaboration de Stéphan Geonget, Genève, Droz (« Études Rabelaisiennes » XLIX), 2011, 312p.
ISBN 978-2-600-11415-8

- 1 La « question du sens » est centrale dans la critique rabelaisienne, qui s'est divisée, dans les années 1970, entre les tenants de l'univocité du texte rabelaisien et les partisans de l'ambiguïté. Ces différences se sont cristallisées autour de textes dont le sens pose particulièrement question, comme le prologue de *Gargantua* ou l'épisode des paroles gelées. Loin des polémiques, c'est sous un angle neuf que l'ouvrage collectif dirigé par Jean Céard et Marie-Luce Demonet aborde la « question du sens » : sans prétendre établir le sens ultime de tel ou tel épisode rabelaisien, les contributions ont en commun de chercher à comprendre *comment* le texte signifie, en s'intéressant aux signes rabelaisiens dans leur pluralité, et en interrogeant sans concession la démarche de l'interprète. Ainsi, la plupart des contributeurs s'emploient à décrire leur méthode de commentaire, sans pour autant l'imposer comme la seule valable ni invalider d'autres démarches interprétatives, si ce n'est la « lecture ésotérique », définie, dans la stimulante introduction de Jean Céard, comme une méthode qui prélève et interprète des signes sans tenir compte de leur contexte. Les contributions ici réunies prennent au contraire en considération, dans la plupart des cas, le contexte fictionnel des signes rabelaisiens qui,

comme le souligne Jean Céard, confronte le commentateur à trois épreuves : la polysémie des signes, leur mobilité et leur ambivalence. La conscience de ces difficultés, qui incitent l'interprète à faire œuvre de prudence et à appréhender les « hauts sens » rabelaisiens dans leur pluralité, fédère ce volume collectif, de telle sorte que celui-ci peut être lu dans la continuité. Il n'est d'ailleurs pas rare que les contributions, issues d'un colloque tenu en 2000 à Cerisy, se citent ou se fassent écho. Nous ferons ici ressortir quelques unes des pistes de réflexion qui nous ont paru particulièrement neuves dans ces contributions de très bonne facture.

- 2 La première partie de l'ouvrage, intitulée « Codes et interprétations », s'attache à revisiter des épisodes rabelaisiens déjà bien explorés par la critique. Les contributions proposent des pistes interprétatives nouvelles ou font apparaître de nouveaux intertextes. La contribution érudite de Claude La Charité revient sur la dispute par signes de *Pantagruel*, en affinant l'interprétation bakhtinienne qui soulignait le contraste entre la profondeur prétendue du débat et l'obscénité des gestes de Panurge : l'auteur s'appuie sur un ouvrage postérieur de John Bulwer, la *Chirologia*, pour tenter d'associer une signification précise aux gestes de Thaumaste et de Panurge, et suggérer qu'ils sont peut-être moins fantaisistes que ne l'ont parfois cru les commentateurs. Ce travail utile montre que les réserves de Rabelais sur le langage gestuel (qui ne met pas à l'abri des manipulations et des rapports de force) se fondent sur une solide connaissance de celui-ci. L'article de Frank Lestringant s'intéresse au physétère du *Quart Livre*, dans lequel il voit le « parfait exemple du vertige interprétatif auquel cèdent parfois les 'rabelaisants' », alors même que l'animal ne suscite aucune glose de la part des personnages rabelaisiens. Si l'auteur note prudemment qu'il est douteux que l'allégorie soit adaptée à cette créature, il propose néanmoins une comparaison éclairante avec une source probable de l'épisode, la *Carta Marina* d'Olaus Magnus, dans laquelle les monstres marins renvoient vraisemblablement au succès de la Réforme. Mais, outre la possible signification religieuse du physétère, associé par nature aux « ichtyophages », Frank Lestringant suggère que le monstre pourrait être porteur d'une réflexion sur le désordre que l'humanité pécheresse introduit dans une nature fondamentalement bonne. Jacques Berchtold propose ensuite une séduisante « lecture à plusieurs niveaux » du chapitre XV de *Pantagruel* : l'exposé de Panurge sur les murailles de Paris s'y trouve étayé par un apologue dans lequel deux animaux, prenant le sexe d'une vieille femme pour une plaie, le comblent avec de la mousse. Après avoir fait le point sur les interprétations parfois frileuses de ce passage, qui allie l'obscénité à la scatologie, Jacques Berchtold montre que son registre bas n'interdit pas d'y chercher la trace de références savantes, comme le motif pictural de l'« émouchetage de la Vierge Marie », ou une allusion, plus discrète, à Aphrodite, déesse « mousseuse » car elle naît de l'écume. Les murailles de Paris rappelleraient alors les murailles de Pâris, du haut desquelles Aphrodite enjoint à Hélène de satisfaire sexuellement les guerriers qui combattent pour elle. Pierre Johan Laffitte s'intéresse à l'anecdote, relatée au chapitre LXVII du *Quart Livre*, de François Villon à la cour du roi d'Angleterre Edouard le Quint : il étudie le jeu polyphonique des voix dans l'évocation de la figure de Villon, et met notamment l'accent sur la parenté qui unit le poète à la voix de l'Auteur. Paul J. Smith revisite quant à lui l'épisode des Andouilles, qui « compte parmi les plus polyvalents du *Quart Livre* », comme en témoigne la multiplicité des interprétations proposées par la critique. L'auteur estime que, loin de s'exclure, celles-ci se complètent car elles abordent l'épisode à des niveaux divers (macrostructurel, métaphorique, politique, religieux...). Il ajoute une nouvelle strate de sens à cet épisode

polysémique : dans le prolongement d'une hypothèse de Richard Cooper (qui lit l'épisode à la lumière de la politique conciliatrice de Du Bellay et de Chastillon), il montre en quoi les Andouilles peuvent être assimilées aux Anglais. Cette identification s'appuie sur une reconstitution des préjugés répandus en France, au XVI^e siècle, sur le peuple anglais, tels qu'ils transparaissent notamment dans les écrits diplomatiques de la Renaissance. De même, Louis-Georges Tin propose une lecture nouvelle d'un épisode inépuisable, l'éloge du Pantagruélion. Il commence par souligner la paradoxale ouverture de cet éloge : dans un roman dont les protagonistes ne cessent d'interpréter les signes qui leur sont proposés, le Pantagruélion ne reçoit pas de glose, si bien que l'auteur n'exclut pas « qu'il n'y ait pas de sens ». Un premier temps de l'exposé propose une réflexion passionnante sur le mécanisme de l'exégèse littéraire, qui consiste à choisir un élément du texte et à « faire de lui le représentant de l'ensemble du texte » (par un processus métonymique) puis à lui donner une valeur sémantique nouvelle (par un processus métaphorique). Louis-Georges Tin réfléchit ensuite aux critères permettant de conclure à la qualité d'une exégèse – comme la cohérence et la complétude – à la lumière desquels il hiérarchise les différentes exégèses existantes du Pantagruélion. Sans annuler les interprétations antérieures, celle de Louis-Georges Tin, qui propose de faire du Pantagruélion une image du livre rabelaisien, satisfait aux exigences méthodologiques exposées au début de l'article, en réunissant beaucoup d'indices textuels susceptibles d'étayer cette nouvelle identification métaphorique (même si l'auteur reconnaît humblement que cette interprétation laisse un « matériau résiduel [non] négligeable »). Il remarque notamment, de manière particulièrement convaincante, que, comme le livre rabelaisien, le Pantagruélion doit être « décortiqué » pour révéler toutes ses richesses.

- 3 Dans la seconde section, intitulée « Polysémies », les articles ne portent plus sur un épisode unique, mais sur un motif récurrent ou une caractéristique structurelle, dont ils font le terrain d'observation des glissements de sens opérés par Rabelais. Le premier d'entre eux, étudié par Stéphan Geonget, est la lettre Y, à laquelle la Renaissance prête de hautes significations morales. Associée notamment au mythe d'Hercule à la croisée des chemins, la lettre Y symbolise les choix difficiles, mais aussi la vertu de prudence. L'auteur étudie les trois occurrences du Y dans l'œuvre de Rabelais, en montrant avec finesse comment Panurge s'approprie la lettre (qui pourrait le renvoyer à sa propre perplexité) pour l'associer à l'épanouissement sexuel. De même, à partir de ce qui pourrait sembler n'être qu'un détail, le motif des cornes et celui des cornemuses, Myriam Marrache-Gouraud décrit les deux méthodes d'interprétation des signes qui s'affrontent dans le *Tiers Livre* : Pantagruel, qui prétend donner le « meilleur sens », souhaite que chaque consultation confirme un « sens invariant » préétabli ; en revanche, l'interprétation de Panurge, souvent jugée avec sévérité par la critique et réduite à la seule expression de la subjectivité du personnage, est ici réhabilitée parce qu'elle « consiste en une recherche des sens oubliés » et pourrait, de ce fait, incarner l'« audace interprétative » attendue du « lecteur idéal », qui refuse de souscrire à une interprétation unique et imposée. L'auteur explore en outre le riche chatoiement de connotations associées à la cornemuse, qui peut par exemple évoquer la folie, la faim ou l'obscénité. Oumelbanine Zhiri questionne ensuite l'opinion largement répandue selon laquelle l'unité narrative des œuvres de Rabelais (et du *Tiers Livre* en particulier) serait perturbée par des ruptures et par le caractère ténu de l'action. L'auteur se demande donc « si une image du temps est présente dans le texte », en montrant que le rapport au temps est un trait essentiel de la description des personnages (Panurge, par exemple, est un expéditif) mais aussi un élément problématique de la quête menée dans le *Tiers Livre*, qui

suppose parfois (notamment dans le cas des songes divinatoires) une suspension du temps, ou, au contraire, une confiance dans le temps qui « mûrit toutes choses ». Barbara C. Bowen, quant à elle, aborde une catégorie d'épisodes rabelaisiens qui compromettent particulièrement la quête d'un « sens général », en se présentant comme un « pur galimatias ». Parmi ces textes, l'auteur choisit d'analyser l'épisode controversé de Bridoye : constatant que les commentateurs n'ont pu s'accorder sur le sens de l'épisode, elle renonce volontairement à se prononcer sur le caractère positif ou négatif du personnage (le débat sera cependant rouvert, à la fin du volume, par la contribution d'Emmanuel Naya) et porte l'attention sur la dimension comique du personnage de Bridoye. Ainsi, l'épisode est lu comme une satire visant les juristes à l'ancienne, la vaine érudition, et éventuellement Panurge, qui partage certains traits de caractère avec Bridoye. La critique s'exprime au moyen de la farce, puisque Bridoye, à l'instar de Janotus de Bragmardo, peut apparaître comme un « pantin », et son discours, comme une « dépense inutile d'énergie ». Véronique Zaercher-Keck étudie les effets de sens qui découlent de la réécriture, d'un livre rabelaisien à l'autre, de formules ou de motifs, comme celui du banquet ou des échanges précédant les batailles. L'article d'André Tournon s'ouvre par une comparaison facétieuse, selon laquelle le texte rabelaisien proposerait des équivalents du panneau routier « Croisement/danger » et désignerait les « points d'incertitude » aux moments où des sens distincts se développent en parallèle, comme dans l'énigme en prophétie de *Gargantua* ou l'éloge des dettes du *Tiers Livre*. L'auteur observe un « croisement de sens » similaire dans l'épisode de la sibylle de Panzoust, qui mêle aux symboles sacrés la trivialité de « l'attirail d'une vieille folle », et à l'histoire triviale des pulsions de Panurge, une probable référence au mythe de Baubô.

- 4 Intitulée « Un surplus de sens ? », la troisième section du volume réunit plusieurs études qui questionnent la dimension allégorique de l'œuvre de Rabelais. Marie-Luce Demonet consacre une riche et dense étude aux lieux de l'œuvre qui contraignent le lecteur à « s'interroger sur les limites du [sens] littéral » et à « reconsidérer la signification du discours entier » de façon à « inférer pour celui-ci un sens tout autre ». L'étude commence par analyser les titres des livres rabelaisiens à la lumière de la théorie des signes « manifestatifs », qui permettent d'anticiper un contenu fictionnel. L'auteur propose ensuite une réflexion féconde sur le fonctionnement sémiotique des seuils de l'œuvre (notamment les prologues et l'ultime épisode du *Quart Livre*). Jean-François Maillard s'emploie à définir, avec rigueur et clarté, l'attitude de Rabelais à l'égard de la kabbale, en s'interrogeant sur la connaissance qu'il pouvait avoir de cette discipline. Il objecte ainsi à la « chimère d'un Rabelais kabbaliste », en partie alimentée par Rabelais lui-même, que la culture hébraïque de Rabelais, probablement acquise de seconde main, est relativement superficielle. Comme Érasme, Rabelais se méfie même, probablement, de la mode de la kabbale et des prétentions de celle-ci à « trouver dans la langue sainte la clef de tous les mystères ». L'auteur invite à analyser les mots d'hébreu des livres rabelaisiens pour identifier les sources de Rabelais, qui puise plus souvent dans l'Écriture que dans ses gloses. L'étude de Gilles Polizzi étudie la scène initiatique du temple de Bacbuc dans le *Cinquième Livre* en menant une comparaison précise avec l'*Hypnerotomachia Poliphili* de Francesco Colonna. Il recherche ensuite dans les *Tiers* et *Quart Livres* la trace des mêmes motifs et du même intertexte, ce qui permet de mesurer la dimension parodique de la réécriture rabelaisienne, par exemple dans l'épisode de Triboulet, celui de l'île de Macréons, ou dans le motif scatologique du « safran d'Hibernie ». Dans l'étude finale, Emmanuel Naya propose de voir dans la « diffraction du sens » mise en œuvre dans le jugement de Bridoye la manifestation d'une conception

sceptique de la justice et, métaphoriquement, des jugements formulés par l'entendement : la justice hasardeuse de Bridoye apparaît comme équivalente aux résultats habituels d'une institution juridique discréditée par ses dissensions. La disposition des sacs adoptée par Bridoye pourrait en outre refléter le principe sceptique du *ou mallon*, et son formalisme rappelle l'invitation sceptique à suivre les lois en cours dans son pays. Emmanuel Naya montre enfin que l'épisode étudié peut former une séquence avec ceux de Trouillogan et de Triboulet, qui fournissent également l'occasion de « promouvoir une méthode pyrrhonienne comme une nécessaire réponse à la question du sens ».

- 5 Ce riche et stimulant volume montre tout ce que les études rabelaisiennes ont à gagner au croisement des approches et des principes herméneutiques. Parce qu'elles répudient tout systématisme au profit de lectures « agiles », ces contributions parviennent à faire vivre le texte rabelaisien, en subordonnant généralement la recherche du « plus haut sens » à l'exploration du comique de Rabelais, et de son usage de la fiction.